



Académie des sciences d'outre-mer

Une grande divergence : la Chine, l'Europe et la construction de l'économie mondiale /

Kenneth Pomeranz

éd. Albin Michel, 2010

cote : 57.168

Il s'agit de la traduction française d'un ouvrage déjà paru en 1988, sous la plume d'un professeur californien, spécialiste de la Chine des XIX^e et XX^e siècles. La question a souvent été posée par les historiens : pourquoi l'Asie (plus particulièrement la Chine) et l'Europe (surtout celle du nord-ouest), ont-elles des développements économiques divergents, à l'époque moderne, alors que jusque là, en bien des domaines, l'avantage de l'Europe était loin d'être affirmé ? Quid du leadership européen, jusqu'à un passé récent ?

Pour la plupart des auteurs, la divergence a couvé longtemps, avant d'éclater au grand jour, à une époque variable selon les analyses, mi-XVII^e, fin XVIII^e ou début du XIX^e siècle.

Pomeranz estime que le parallèle entre la Chine développée du delta du Yangtzi et l'Angleterre ou l'Europe du nord-ouest des débuts de la révolution industrielle, tient jusqu'à la fin du XVIII^e, voire les débuts du XIX^e siècle. L'Angleterre n'entraîne pas toute l'Europe, ni la Chine centrale tout l'Empire du Milieu, mais Pomeranz semble tenir, avec toutes les nuances, les incertitudes, les probabilités d'une ère protostatistique où l'on ne peut qu'estimer des ordres de grandeur, tenir tout de même pour une divergence plus tardive que nombre d'auteurs, peut-être parce qu'il connaît mieux la Chine. Démographie, structures de la propriété, rendements agricoles et innovation technique, ces raisons mises en évidence pour rendre compte du décollage anglais ne lui paraissent pas des raisons suffisantes : chacune appelle beaucoup de nuances et une réévaluation des atouts de la Chine, par rapport à une historiographie eurocentrée.

Sans doute est-ce l'aspect positif de l'ouvrage qui ouvre ou rouvre un débat entre écoles historiques. Si ce travail américain est tard traduit en France, l'historien américain cite souvent Braudel et l'école française des Annales, elle-même tard connue dans les pays anglo-saxons. Mais les historiens de cette école, celle de Braudel, même ceux qui ont pris leurs distances, comme Pierre Chaunu, ont de longue date mis en évidence des facteurs que Pomeranz évoque (ou non), pour les éliminer rapidement sans démonstration vraiment satisfaisante : l'Europe est un « monde plein », dès le XII^e et à nouveau au XVI^e siècle, à la différence d'une Chine qui juxtapose aux populations denses des rizières et des villes des déserts immenses. L'Europe, communicante, est finalement plus homogène que « les » Chinois, même au temps de Marco Polo. L'Européen dispose, dès cette époque, avec l'énergie hydraulique et animale, d'un moteur par tête très supérieur à celui de l'Indien et même du Chinois. Les voies d'eau, si importantes en Chine, le sont aussi dans une Europe qui occupe, pour le batelage, jusqu'aux plus minces voies d'eau.

Relativisons, avec l'auteur, la révolution du charbon dans l'Angleterre du XVIII^e siècle. Pour lui, le pas décisif pour l'Europe serait l'accès aux ressources du Nouveau monde ; soit. Mais en ce cas, le pas décisif est enclenché bien avant la croissance du coton (américain certes, mais après l'indépendance des Etats-Unis), pour les industries textiles de l'Europe ; le point décisif se situerait (et on en revient aux anciennes latences quant à la divergence), avec



Académie des sciences d'outre-mer

les « grandes découvertes », quand au tournant des XV^e et XVI^e siècles, les Européens initient une économie-monde, en décloisonnant, par le trafic maritime les ensembles de terres jusqu'alors non-communicant entre eux, au moins directement. Ce paraît remettre en cause la tardive divergence observée par l'auteur. Or, s'il parle bien de l'exploitation par l'Europe des autres continents, il néglige l'analyse du développement de l'économie maritime. Est-ce parce qu'elle va de soi ? Je ne relève, sur la navigation, qu'une note, en bas de page 120...

Certes, au XIV^e siècle, les moyens navals de la Chine lui permettaient de faire l'ouverture qu'en sens inverse feront un peu plus tard les Portugais, puisque l'amiral eunuque chinois va jusqu'en Afrique orientale ; mais c'est pour y chercher la girafe, animal du bonheur ou pour en rapporter de la corne de rhinocéros. On touche là à un facteur essentiel sans doute et que l'économiste, qui se méfie, peut-être à juste titre, de faire de la philosophie, élude finalement : ce sont les raisons d'agir ; plus encore que les moyens matériels est en cause une idée de l'universel qu'à la différence des représentants de la chrétienté d'alors ne cultivent sans doute pas le sino-centrisme de l'époque Ming.

La divergence serait alors plus précoce que sa prise en compte quantitative, par l'économie, dans les années 1780/1820 ; elle serait d'ordre « bergsonien », si l'on se fonde sur la distinction du « clos » et de « l'ouvert ».

Pomeranz a le mérite de susciter le débat sur une réévaluation des parallèles et des divergences, dans l'ordre matériel, qui remet en cause certain euro-péo-centrisme trop traditionnel. Prudemment, il n'avance que des hypothèses, susceptibles d'ouvrir des pistes de recherche. C'est le travail de l'historien. Mais, s'il se garde de conclure, et le lecteur lui en sait gré, le même lecteur peut n'être pas convaincu que la pondération ou la hiérarchie des facteurs, ici évoqués ou éludés, soit toujours satisfaisante, pour rendre compte de cette « grande divergence » dans la construction de l'économie mondiale, dans le passé car, de nos jours, les ciseaux se referment.

Philippe Bonnichon